

VENERIE

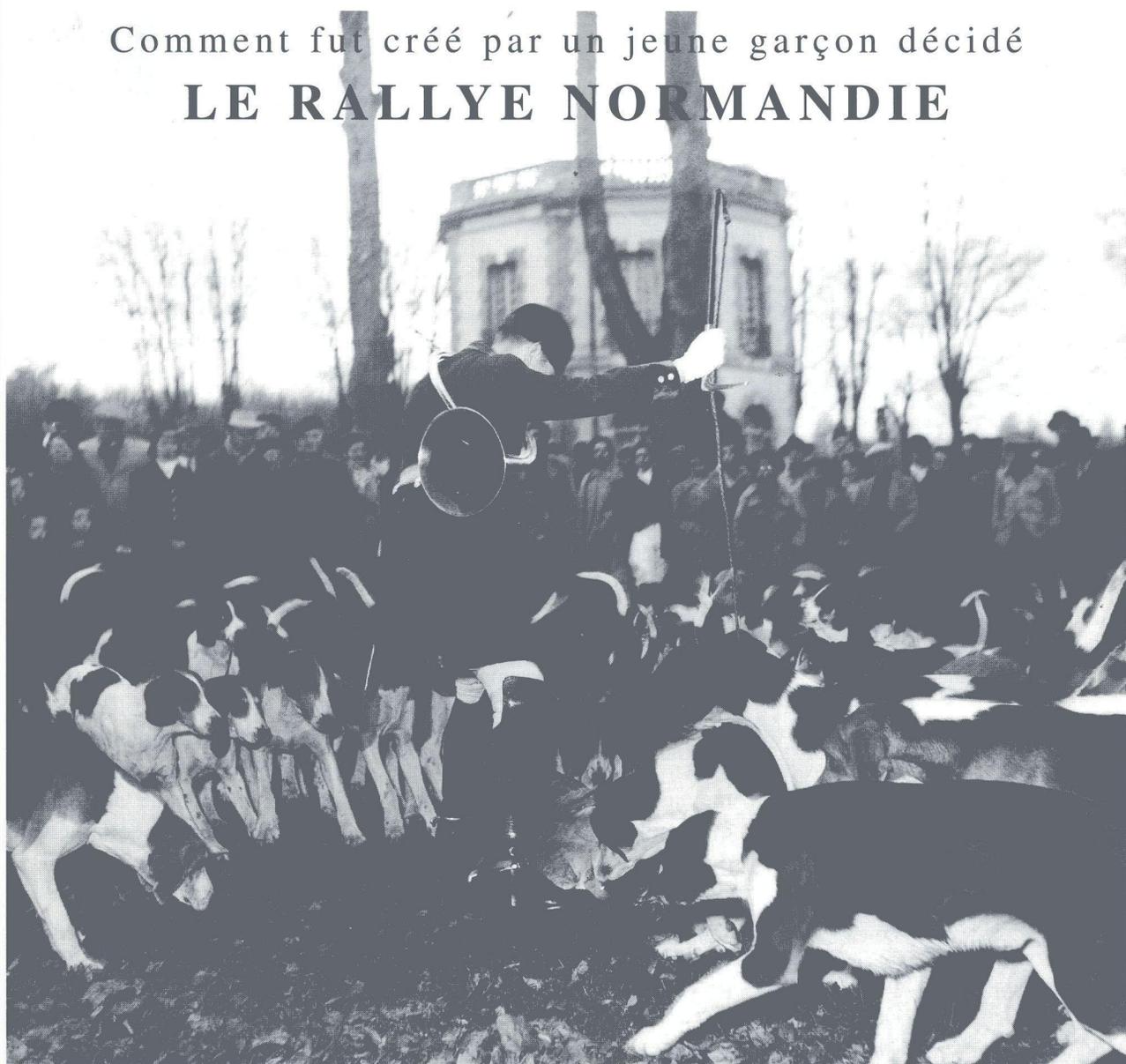
la chasse aux chiens courants



RENAISSANCE DE LA VENERIE EN 1945

Comment fut créé par un jeune garçon décidé

LE RALLYE NORMANDIE



La vénerie française, très prospère avant 1914, n'avait pas retrouvé toutes ses couleurs entre les deux guerres. Quand survint la seconde, on pouvait se demander si elle s'en remettrait. Heureusement, des projets cheminaient dans l'esprit de certains et notamment dans celui d'un jeune garçon qui fut parmi les tout premiers, si ce n'est le premier, à rechasser sitôt la Libération survenue. Pierre Firmin-Didot eut ainsi le privilège d'être à l'avant-garde de la vénerie d'après-guerre. Ceux qui ont connu et suivi le Rallye Normandie sont encore sous le charme et l'impression que cet équipage magnifique produisait. Son créateur a bien voulu rassembler ses souvenirs et ses photos pour nous raconter ce qui fut une tranche d'histoire de la vénerie dans un moment incertain.



J'avais 21 ans... et ma passion pour la vénerie reposait sur les souvenirs, encore très vivants, des chasses de l'Equirage de mon oncle Paul Lebaudy en forêt de Dreux et de Fontainebleau durant mon adolescence dans les années trente, et même avant.

Mon idée de faire quelque chose pour préparer la création d'un équipage dès la fin des hostilités est née en 1942 dans la clandestinité, même vis-à-vis de mes parents qui, à l'époque, se seraient certainement opposés.

La première étape était d'élever des chiens. Mes contacts très discrets avec de grands Maîtres

d'Equirage comme le marquis de Roüalle, M. Bernard de La Motte Saint-Pierre, puis mon oncle Jean Lebaudy, et le marquis du Luart, les surprenaient et les reconfortaient en même temps car, en pleine guerre sous l'Occupation, cela paraissait « un tantinet de la folie », mais mon jeune âge a fait que j'étais pardonné, compris et même aidé dans ce projet ambitieux qui pouvait paraître déplacé étant donné les circonstances.

J'organise avec ma magnifique voiture 15 CV Citroën, donnée par ma grand-mère, transformée en camionnette à gazogène à bois, d'aller en Touraine à Montpoupon avec un « ausweiss » comme si j'allais à Tours chez notre confrère Mame, pour chercher deux lices pleines qui allaient mettre bas et dont M. Bernard de La Motte Saint-Pierre me faisait cadeau.

Par ailleurs le marquis de Roüalle m'offrait une jeune chienne superbe noire et blanche et m'infor-

me qu'il me présente à la Société de Vénerie (1942) présidée à l'époque par le duc de Noailles. Ma carte de membre sera encore signée par le comte Geoffroy d'Andigné...

Abonné au journal « L'Acclimatation », je remarque un lot de six chiens d'origine Beauchamps que je vais chercher dans la Somme en bordure de la forêt d'Eu. Merveilleuse acquisition : 5 sujets sur 6 furent mes meilleurs chiens dans les années suivantes.

Avec tout cela, j'essaie tant bien que mal de faire naître en Eure-et-Loir avec les origines de Blanc et Noir que j'avais. J'ai même des chiens qui naissent le jour de la Victoire !

Fin
de la clandestinité

Dans cette euphorie générale, l'annonce à mes parents se passe beaucoup mieux que je ne pouvais l'espérer. Il faut dire aussi qu'ils avaient « le virus » de la vénerie dans le sang. Mais c'est égal, je revenais de loin... !

Mes chiens étaient installés discrètement dans un chenil de fortune, dans l'une de nos maisons du village d'Escorpain, chez un garde de chasse à tir de notre territoire, anciennement valet de chiens au Vautrait de M. Alphonse de Falandre.

A partir de ces bases dans la paix enfin retrouvée, une série d'événements imprévus et heureux vont me permettre d'avancer à grands pas dans mon organisation.



L'équipage était exigeant sur la cavalerie : Uranium, huit saisons en relais comme dans un fauteuil

Pour réaliser mon rêve, je faisais sans cesse la liste de tout ce que je devais entreprendre et j'avais l'impression que chaque démarche tenait du tour de force...

Le choix des amis, pour ne pas dire mes Boutons, le personnel (beaucoup de piqueux étaient libres), les forêts (elles l'étaient aussi pour la plupart). Il y avait beaucoup de choix. La vénerie : «on n'y croyait plus tellement». Je me suis donc trouvé dans un moment privilégié où les jeux étaient à refaire.

Alors que je ramenaient d'Evreux des chevaux appartenant aux réserves de l'armée pouvant être affectés aux besoins agricoles et notamment à la vénerie, ma rencontre imprévue avec Débuché, dans les bois de Merville au cours d'une battue administrative où il était invité par M. René Haye a été tout à fait providentielle.

M. René Haye, agriculteur-éleveur, Maire de Croth, ayant perdu son fils unique pendant la guerre, se sépare de sa ferme, donne sa démission de maire et de louvetier pour se mettre complètement à notre disposition.

Arrivée de Débuché

« Débuché » rentre le mois suivant au service de l'Equipage et me demande d'embaucher comme second « Daguét », que j'ai bien connu aussi lorsque M. Denis Drouet a pris la place de l'Equipage Lebaudy en forêt de Dreux en 1936.

Ce fameux M. Drouet (Laboratoires Drouet et Plet), après avoir chassé le chevreuil dans les belles forêts de l'Orne, s'était mis à chasser le cerf en forêt de Dreux (400 animaux environ sur 3 500 ha). Il avait un équipage de grande qualité, d'une puissance impressionnante... Trois hommes montés dont Débuché, Daguét et Pied-Léger, 80 chiens chassants, 20 à 25 chiens d'élevage soignés par La Brisée (frère de Débuché) plus de 100 chiens au chenil certainement, vingt et un chevaux de chasse, tous trotteurs de grandes origines pour lui-même, son épouse très sportive, et ses trois hommes montés, quand ce n'était pas quatre.

Fils et petit-fils de piqueux, Débuché fut vraiment un homme de vénerie accompli

Cet équipage m'a beaucoup marqué par sa manière d'être. M. et Mme Drouet ont été particulièrement attentionnés pour moi et m'ont beaucoup apporté et soutenu.



En 1945, son homme d'écurie préféré Roland Raffaitin rentre à notre service avec 4 chevaux dont 3 trotteurs extraordinaires comme M. Drouet savait les mettre au point. Uranium, un « William » de grandes origines, a été un cheval de chasse éblouissant : 8 saisons en relais comme dans un fauteuil.

Ma chance a été d'être à bonne école avec mes oncles Paul et Jean Lebaudy : des chiens plutôt lents mais collés à la voie avec des principes de vénerie exemplaires. Mon oncle m'a donné son bouton « Le cerf hallali » afin qu'il revive. C'était là aussi une référence dont j'étais très honoré et qui m'a rendu souvent de précieux services. Notre tenue, en revanche, fut bleu marine parements amarante, conformément à la tradition de plusieurs équipages Firmin-Didot ayant chassé dans le passé.

M. Drouet, un autre style, très énergique et efficace a toujours regretté de ne pas m'avoir gardé dans ses fermes du Calvados, pendant la guerre, quelques chiens et chiennes pouvant faire souche car ils possédaient de grandes qualités. Indépendamment de celles de « chiens de change », la sélection se faisait sur « la gorge ». C'étaient des hurleurs et non des crieurs. Quelle musique !...

Parallèlement à tous ces contacts avec lui, ces souvenirs et ces conseils qui ont été très précieux pour le tout jeune homme que j'étais, il me fallait former l'équipage avec le concours d'amis sûrs, sérieux et sportifs.

Au lendemain de la guerre, l'élégance des veneurs avait encore un parfum d'antan.



*Ci-dessus :
le Marquis du Luart,
« ce grand seigneur
d'une autre époque »
devise avec M. de Talancé*

*Ci-contre :
la Duchesse de
Magenta en conversa-
tion avec Pierre
Firmin-Didot avant une
chasse où le Rallye
Malgré Tout et le
Rallye Normandie ont
couplé ensemble en fo-
rêt de Beaumont le
Roger. Presque une
gravure de mode !*



Le premier d'entre eux fut Max Roth le Gentil, agent de change et ses frères Maurice et Charles ; le second Paul-Louis Ravier, agent de change, puis Michel Tavernier. Dans un deuxième temps, Raymond Franck, Etienne Costil, mon frère Jacques et mon beau-frère André de Talancé, mes cousins Jacques Lebaudy et Jean Firmin-Didot, Hubert Ménier, Charles de Felcourt, marquis de Montmarin, comtesse de La Valdène, Mme de Montuel, Bernard de Vanssay.

Une brochette de parents et d'amis de premier ordre, tous plus agréables les uns que les autres et qui m'ont été très amicalement fidèles et indispensables. Qu'ils sachent, pour tous ceux qui sont encore de ce monde, combien ma reconnaissance est vive à leur égard.

D'autre part, je me dois de rappeler

ici le souvenir de mes parents bien aimés par tous, qui ont énormément contribué à la bonne marche et à la bonne tenue de toute cette période. En un mot, je leur dois tout dans cette affaire audacieuse.

Après une demi-saison de mise en route fin 1945, M. Drouet encore adjudicataire de la forêt de Dreux (les baux n'avaient pas été interrompus par la guerre) m'invite très aimablement à découpler régulièrement avec mon lot de chiens hétéroclite.

Les cerfs de Dreux avaient tous un surnom

Nous chassons à tour de rôle les quelques cerfs de Dreux sans les prendre ! Nous leur donnons des surnoms comme Sostène, connu comme « le loup blanc »,

Charlemagne, Balthazar, Henri IV, Frédérick... La forêt de Dreux, très vive avant la guerre, avait été saignée par les officiers de la Luftwaffe, dont l'état-major pour le littoral français avait été installé au château voisin de Saint-Georges Motel. Le maréchal Goering et ses adjoints en avaient fait leur territoire de chasse, surveillé par des gardes autrichiens. Quand vint la défaite, ils reçurent l'ordre de tirer tous les animaux.

En automne 1946, les choses commencent à être plus sérieuses. Il nous arrive de mettre des cerfs aux abois, mais après quelques relevés dans la bousculade, nos chiens ont peur de l'animal et abandonnent... Nous devons prendre des dispositions pour remédier à ce genre de situation embarrassante qui, heureusement, n'a duré que peu de temps.



Forêt de Vibraye - cerf pris à l'étang de la Cour des Bois. M. Robert Firmin-Didot, père de Pierre, ramène la barque vers le rivage en s'aidant d'une « pigouille ».

Nous prenons quelques cerfs dans la joie, mais timidement étant donné le nombre très restreint d'animaux qui me laisse très perplexe pour l'avenir.

Viennent les adjudications des forêts domaniales par les Eaux et Forêts en 1947.

Six mois sur sept en déplacement

Je prends Dreux en Eure-et-Loir et Brotonne en Seine-Matitime dans des conditions avantageuses. Le certificat de meute délivré par la Société de Vénérie prouvant que vous aviez au minimum 20 chiens dans la voie du cerf facilitait beaucoup les choses. A Chartres comme à Rouen, les officiers supérieurs des Eaux et Forêts ont été très bienveillants.

Mais, si les mises à prix étaient raisonnables, les dégâts causés par les grands animaux - cerf et sanglier - restaient à la charge de l'adjudicataire !

J'ai la chance de pouvoir acheter au frère de ma mère, dans de très bonnes conditions, cette petite propriété de Fermaincourt au pied de la forêt où j'installe l'équipage ce qui facilite la vie de tout le monde, et que nous nommerons sur le conseil de ma tante Lebaudy « La Reposée ». Ayant toujours eu le souci du bien-être de mon personnel, ils étaient tous très satisfaits de leur logement respectif.

Je m'assure pour Brotonne de pouvoir loger l'ensemble de l'équipa-

ge en déplacement ce qui représentait à l'époque deux ménages de piqueux plus les enfants, trois hommes célibataires plus deux hommes d'écurie pour les chevaux de mes Boutons - dont un écuyer très réputé - un chenil pour 60 à 70 chiens, écurie pour 20 à 25 chevaux, remise, sellerie, etc... Les deux femmes des deux piqueux assurant les repas pour tous les présents. Le vicomte Daru, propriétaire du château du Landin en bordure de forêt, au-dessus de la vallée de la Seine, avec une vue imprenable, nous autorise à occuper ses dépendances où tout mon mon-

de était heureux de vivre.

Lorsque me vint une autre idée : celle de rendre visite au marquis du Luart dans la Sarthe, dont j'entendais parler assez souvent et dont l'Equipage avait pris, entre autres, quelque chose comme 123 cerfs de suite sans en manquer un ... !

Il chassait dans le massif de Vibraye (qui comprend les forêts de Vibraye, Marchevert, la Pierre et les Loges dont l'ensemble était encore très vif en animaux), Senonches, La Ferté-Vidame et Saint-Fargeau.



*Chasse couplée du Rallye Normandie et du Rallye Malgré Tout :
Débuché et M. Haye font leur rapport aux maîtres d'équipage.
On reconnaît à droite de Pierre Firmin-Didot le baron Karl Reille et, à gauche
du Duc et de la Duchesse de Magenta, M. et Mme Robert Firmin-Didot*

Ce grand veneur avait encore conservé quelques chiens en tant que Louvetier et son fidèle La Rosée ainsi que Saute au Bois, mais ne semblait pas disposé à remonter son équipage malgré toutes les possibilités qu'il avait.

Il me reçoit au Luart et me propose séance tenante de venir chasser dans ce massif divisé qu'il considérait comme son territoire (Les Loges lui appartenant), même si, bien sûr une visite de courtoisie s'imposait auprès des divers propriétaires comme le comte de Vibraye, les R. de Vibraye à Semur et son cousin le marquis de Pontois-Pontcarré à La Pierre...

Le personnel de l'Équipage sera logé dans les merveilleuses dépendances du château, les chiens, les chevaux dans ces écuries qui sont un modèle du genre, tout cela ne posant aucun problème.

D'autre part, en ce qui me concerne, l'hospitalité d'une chambre au premier me sera réservée les veilles de chasse et chaque fois que je le souhaiterai, sans oublier mon smoking pour le dîner, même quand nous serions seuls dans cette grande salle à manger en marbre.

Les soirées étaient souvent du



Les grandes écuries du Luart où l'équipage s'installait en déplacement : une architecture sortie tout droit des riches heures du XIX^e siècle. L'équipage y astiquait les cuivres, pour le plus grand plaisir du propriétaire.

« Palais Royal », ce grand Seigneur, aux habitudes d'une autre époque, était plein de philosophie et d'expérience. Les quelques heures que je passais avec lui régulièrement m'ont appris beaucoup.

Le soir au coin du feu, je savourais ses anecdotes, ses souvenirs de chasse, son comportement devant telle ou telle situation. Soirées inoubliables et fertiles pour un jeune Maître d'Équipage

comme moi.

Avant de le quitter, il m'offre 20 cerfs à prendre chaque saison, la densité du cheptel le permettant sans inconvénient. Quel cadeau royal...

Au bout de quelques chasses, je devins comme son petit-fils après avoir pris 11 cerfs de suite, manqué un, puis pris les 9 autres pour faire 20 et ceci durera huit saisons consécutives.

*LA RÉUSSITE DE L'ÉQUIPAGE
A DÛ BEAUCOUP AUX QUALITÉS DE SON PIQUEUX.*

André Giraud, dit « Débuché », originaire du Poitou, fils et petit-fils de piqueux renommés, était vraiment un homme de vénerie accompli.

Il possédait réellement un 6^e sens à la chasse, était très bon soigneur à l'école du Docteur Drouet ce qui n'était pas peu dire. Mais sa principale qualité était de faire le bois et de rembucher son animal dans un mouchoir de poche - celui sur lequel il avait jeté son dévolu en début de matinée ou la veille en reconnaissance. Il arrivait à mettre ses limiers « de change » en opérant par la flatterie (un bout de

rillettes) sur un cerf intéressant, ou un coup de trait pour leur faire comprendre l'animal qu'il voulait et ne pas être dérangé à chaque instant dans sa quête par d'autres voies quelconques. Ces qualités lui étaient très précieuses dans des territoires vifs en animaux. De plus, il connaissait ses animaux par leur pied et il ne se trompait pas.

Une bonne attaque de meute à mort, disait-il, c'est 60 % du succès de la chasse... !

D'autre part, il avait des qualités musicales certaines. Quinze jours après son arrivée, il s'est découvert et m'a sonné ma fanfare res-

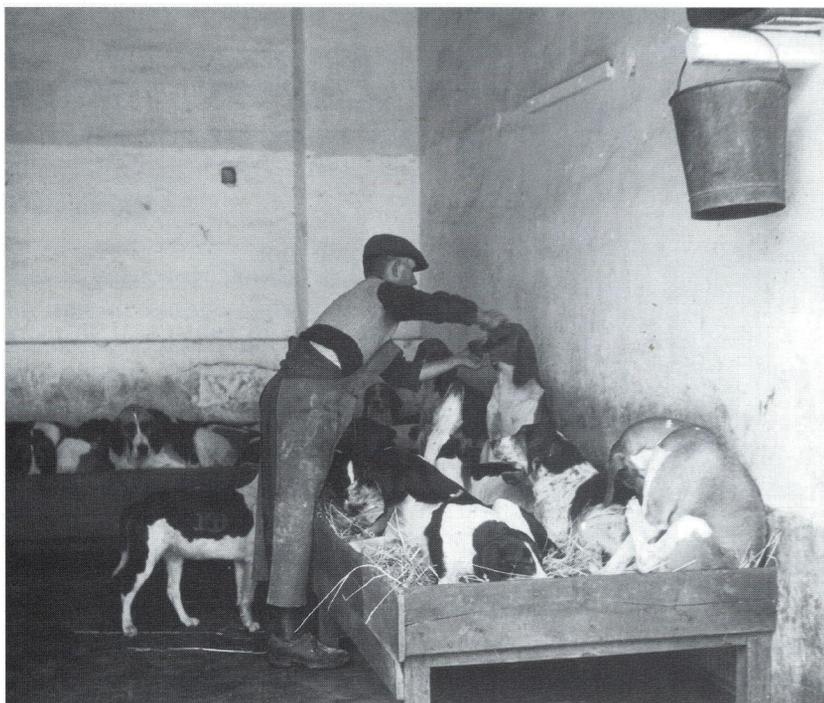
semblant un peu à « La Lebaudy » et que j'entendais très ému pour la première fois.

L'Equipage Rallye Normandie était en déplacement 6 mois sur 7. Il n'y avait pas de vans automobiles ou très peu dans ce temps-là. Je devais utiliser la S.N.C.F. avec des wagons-écuries « 8 chevaux, 40 hommes ». J'en réservais 3 pour 20 à 25 chevaux accompagnés par 2 ou 3 hommes pour s'en occuper et les faire boire principalement.

L'étape la plus longue était celle où nous passions de la Sarthe (Le Luart) en Seine-Maritime (au Landin). Le débarquement en pleine nuit, l'hiver à la gare de Bourghéroulde constituait un tour de force avec toute cette cavalerie, car il restait 12 km à parcourir à pied pour gagner le Landin. Un homme pour deux chevaux... les boissons chaudes, les casse-croûte etc... C'était le moment de la saison le plus sportif, mais avec une bonne organisation, tout se passait dans la bonne humeur.

Et puis, ce beau territoire de la forêt de Brotonne méritait bien cet effort de déplacement. L'armée allemande acculée à la Seine avait laissé un important matériel çà et là.

Lors de la première chasse, au rapport, mes hommes avaient le sourire. Il y avait du monde... Nous avons attaqué dans une harde de 52 animaux, histoire de les voir... Mais après le passage dans la Sarthe, nos chiens étaient en curée et se comportaient très sagement.



Forêt de Brotonne, chenil du Landin. Débuché soignant ses chiens

Il y avait des saisons où nous prenions régulièrement à la Seine, d'autres où nous n'y allions jamais... Mystère !

Les voyages forment la jeunesse dit-on... je reste convaincu qu'il en est de même pour une meute de chiens qui, au cours d'une saison, tire son expérience en chassant dans des territoires très différents et variés. En Brotonne, le vent du littoral arrive à déporter la voie de plus de 100 mètres ce que nous n'avons pas l'habitude de constater en Eure-et-Loir ou dans la Sarthe par exemple. Et puis l'air est différent et la voie aussi.

Ce qui était important, c'est que l'équipage tournait rond, que nos saisons s'équilibraient bien et que nos chasses se déroulaient avec succès la plupart du temps.

Le nombre de prises s'établissait de la manière suivante :

Forêt de Dreux	4 ou 5 cerfs
Le Luart	20 cerfs
Forêt de Brotonne	20 cerfs
Forêt de Senonches	
(à partir de 1950)	5 cerfs
- ce qui ramenait à 16 ou 18 celles de Brotonne -	

L'objectif était atteint. La mission que je m'étais fixée avait contribué dans la sympathie générale à la renaissance de la vénerie.

La rallye Normandie chassa ainsi 15 saisons.

Faute de temps, je ne pouvais plus avoir un équipage en déplacement 6 mois sur 7 et, d'autre part, l'insuffisance d'animaux en forêt de Dreux, qui était notre base, ne me permettait pas d'assurer la saison ! Et puis, il y avait nos affaires



Débuché et ses chiens avant la curée.

d'édition et d'imprimerie pour lesquelles mon père, qui aura été si bienfaisant à l'égard de l'Équipage, nous rappelait à l'ordre... ! Je démontais en 1960, tout en conservant mon piqueux Débuché, son frère La Brisée et Roland, mon homme d'écurie, tous si attachés et fidèles, avec quelques chevaux leur laissant la possibilité de prêter main forte à celui qui prendrait la suite des opérations.

Ce fût Jean Ferjoux, veneur de

qualité et apprécié de tous, qui se proposait de me succéder en créant le Normand Piqu'Hardi.

A la suite de sérieux ennuis de santé, il dut abandonner, non sans regrets, pour laisser sa place à notre ami, Philippe Dulac, qui est aujourd'hui notre Maître d'Équipage et qui jouit, avec son épouse, d'une grande popularité.

*Pierre Firmin-Didot,
Membre honoraire*

du comité de la Société de Vénerie

Photos : M. Piemic

NOTRE PRÉSIDENT ÉVOQUE LES SOUVENIRS LAISSES PAR LE RALLYE NORMANDIE

Il y a des souvenirs qui marquent. Le 15 février 1952, en forêt de Brotonne, Pierre Firmin-Didot me faisait les honneurs. Mon premier pied de cerf !

Je suis retourné suivre l'équipage deux ou trois fois en forêt de Dreux et je me souviens très bien de la façon dont il était monté et comment il était dirigé.

Le Rallye Normandie chassait selon les plus belles et les plus pures traditions de la vénerie. Chiens, chevaux et hommes étaient d'une tenue irréprochable, et cela dans

les moindres détails sachant néanmoins respecter une certaine discrétion qui fait le charme des grandes maisons.

Servi par deux hommes excellents, je me souviens que lorsque Débucher allait monter à cheval après le rapport, ses quarante chiens lui faisaient une telle fête que j'en avais été frappé, ils se pressaient autour du cheval avec une gaieté que je n'ai jamais vu ailleurs. D'ailleurs l'équipage chassait gaiement mais dans l'ordre, pas de hurlements

tragiques ni de galopades désordonnées ce qui n'empêchait pas bien sûr le piqueux et leur maître, de suivre de près et de sonner en tête. On ne laissait pas partir quelques chiens seuls, calmement, on les arrêtait pour rameuter. le maître d'équipage savait être à la pointe du combat non pas pour intervenir car il en laissait le soin à son premier piqueux, mais parce qu'il voulait voir et savoir afin d'échanger éventuellement quelques propos avec lui.

Ces quelques lignes seraient incomplètes si l'amabilité et la courtoisie de Pierre Firmin-Didot n'étaient pas évoquées. Il connais-



Le maître d'équipage communique la liste des chiens à Hubert Ménier.

sait tout le monde et prenait toujours le temps d'adresser un mot ou un sourire ou bien les deux, à quiconque, aussi modeste soit-il, l'approchait.

Depuis que l'équipage a démonté Pierre Firmin-Didot reste un défenseur convaincu et actif de la vénerie. Il profite toujours de la moindre occasion pour en parler aux personnes souvent très diverses qu'il rencontre et qui de ce fait sont parfois étonnées de la conviction et de la passion avec lesquelles il parle de la chasse à courre.

Diégo de Bodard

VANS TRACTÉS

Fabricant Vente directe Documentation sur demande



**BOXES - AMÉNAGEMENTS CAMIONS
REMORQUES POUR CHIENS - CHENILS**



S.A.R.L. A.P. PETIT

Le Clos Boyer Saint Longis 72600 MAMERS
Tél. : 02 43 33 46 40 - Fax : 02 43 97 52 92

VÊTEMENTS D'ÉQUITATION VÉNERIE

Tuniques, Redingotes, Gilets, Culottes,
Tenues d'Amazone sur mesures
et prêt-à-porter

Toutes coiffures
Cronstads, Tricornes, Bombes

Ets SAADETIAN

Location costumes toutes cérémonies
Jaquettes, smokings, queues de pie

18, rue de Picardie - PARIS 3^e
Métro République ou Temple

ouvert du mardi au samedi de 13 h 30 à 18 h 30
ou sur rendez-vous tél. 01.48.87.99.06 - fax 01.42.72.23.44